

AB : LE MAG

SUIVEZ CES LOGOS



Notre site et boutique en ligne :

www.bernardiennes.be

contact :

info@bernardiennes.be

manuscrits :

manuscrits@bernardiennes.be

Le mode d'édition belge des auteurs indépendants

NOS AUTEURS

43 titres parus : catalogue sur le site bernardiennes

Barbara Y. FLAMAND
Ghislaine RENARD
Geneviève ROUSSEAU
Viviane DECUYPERE
Damienne LECAT
Gh. DESCHUYTENEER

Alain MAGEROTTE
Bernard GODEFROID
J-J DE GHEYNDT
J-M MASSART
Ron DORLAN
VOUS ? mais nous sommes exigeants...

Georges ROLAND
Marcel GHIGNY
Claude COLSON
Pascal WEBER
Gaëtan FAUCER

ÉDITO

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE : ÊTES-VOUS "IN" ?

Nous sacrifions à la mode dans tous les domaines, y compris les plus inattendus. Chaque année, les éditeurs ont entassé un nombre de titres à sortir en septembre, pour la rentrée parce que c'est "in" ! Les textes nouveaux, comme le Beaujolais, nous arrivent en fanfare et tout le monde se doit d'y goûter, faute de paraître bétien (un coup d'oeil dans les résumés et les critiques suffira pour se faire une idée et en parler dans les sphères initiées et les réseaux sociaux). Nous avions jadis le "Reader's Digest" à cet usage : quarante-cinq pages pour résumer cent-vingt bouquins, qui dit mieux? (j'exagère, bien sûr, mais pas de beaucoup).

Avides de nouveauté, adorateurs de la déesse "vient de paraître", soucieux de ne pas sembler rétrogrades, nous renions fébrilement ce qui a plus de trois ou quatre mois.

Et Sophocle, et Homère ? Connais pas ? Ah oui, ils sont sortis il y a plus de six mois, donc remisés dans l'arrière-boutique. Pour le cas où un hurluberlu de mon genre songerait à se (re)plonger dans une histoire ringarde. Aujourd'hui, Poséïdon s'appelle Batman, il est étasunien et mastique de la gomme chlorophyllée. Et pourtant !

Je lisais il y a peu une phrase qui m'a interpellé : "Les livres sont l'Internet des gens intelligents."

La lecture enrichit toujours, Internet abrutit ses adeptes en les noyant d'annonces plus extravagantes les unes que les autres. N'oubliez pas qu'il existe aussi une arrière-boutique sur Internet, il suffit d'y suivre les bons chemins.

Bonne rentrée, littéraire (et informatique).



Georges ROLAND

J'AI AIMÉ

MAI 69

un roman de Marcel GHIGNY

J'avais vingt ans en mai 1968 ! L'âge de tous les espoirs, de toutes les folies ! On refaisait le monde sur un carton à bière, la liberté, la vraie, semblait, enfin, à portée de main.

Nos super-héros ne sortaient pas de chez Marvel, ils s'appelaient Che Guevara, Martin Luther King, Scott Mackenzie... On rêvait d'amour, pas de guerre. On se rencontrait, on flirtait sous les charges des CRS, on se moquait de ces temps trop formatés, de nos vieux qui bredouillaient devant leur Général d'un autre âge, d'un système qu'il fallait anéantir et rebâtir en mieux, en plus solidaire.

Vivre sous les étoiles, s'aimer au clair de lune, voir chaque lendemain comme une journée à Woodstock ! Voilà l'idéal. Mais que reste-t-il de tout cela ? Où sont les neiges d'antan ?

Roman d'amour. D'un amour qui fait mal car issu de la folie, voué à la folie. Désarroi d'une famille ancien-régime qui regimbe encore d'un dernier sursaut avant sa chute. Mais sera-t-elle définitive ?

Marcel Ghigny plonge le lecteur dans une ambiance soixante-huitarde, se référant aux événements, en parallèle avec cette idylle improbable entre deux êtres que tout différencie. Des barricades de Paris au camp dans les Cévennes, c'est tout l'amour qui les sépare que l'auteur nous retrace, un amour plus fort que les coutumes, un amour en rupture. En filigrane, il y a aussi l'amour de l'auteur pour ses héros, Julien et Lucie sont bien plus que les antagonistes d'un roman, ils incarnent aussi la nostalgie de leur créateur, pour cette époque d'espoir trop souvent déçu. Un an après, Mai 68 est-il encore la grande révolution tant attendue? Mai 69 faisait-il encore rêver ? Que dire alors, cinquante ans plus tard? Daniel Cohn-Bendit a troqué les pavés des barricades contre un siège au Parlement Européen.

Georges Roland

ISBN 978-2-930738-51-2

disponibles sur commande
dans toute librairie et sur
notre boutique en ligne
www.bernardiennes.be



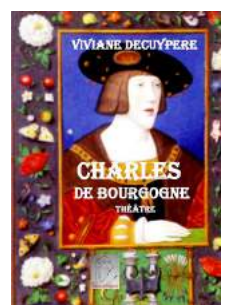
DU MÊME AUTEUR



PROCHAIN "J'AI AIMÉ" :

Charles de Bourgogne, une comédie de
Viviane Decuypere

Entre Charles Quint
et François Ier, le
courant ne passe pas
malgré les gestes de
bonne volonté.
Tu veux une boule?



ISBN 978-2-930738-44-4

Ex-comédienne bruxelloise, Viviane Decuypere propose des pièces de théâtre qui sont représentées dans le prestigieux décor du site archéologique du Coudenberg à Bruxelles. Cette année dans le cadre du Carolus V festival: "Amandine et le Gueux" pièce historique

CLAUDE SEIGNOLLE

Claude Seignolle, considéré comme un des meilleurs "fantastiqueurs" français, est décédé le 13 juillet 2018 à l'âge plus qu'honorable de 101 ans ! 13 juillet 2018... disparaître à deux jours de la finale de la coupe du monde à laquelle participaient les "bleus" ! Quelle indécence ! Du coup, pas un mot au JT et tout au plus un entre-filet dans la presse écrite. Cela dit, coupe du monde ou pas, je ne suis pas sûr que Claude Seignolle aurait eu droit à davantage d'égards dans cette époque où le superficiel, la vulgarité et le sensationnalisme se taillent les grosses parts du gâteau. Terrible et triste constat. "Marie La Louve", "Le Diable en sabots" et "La Malvenue" sont les oeuvres les plus marquantes de Claude Seignolle. J'éprouve une tendresse particulière pour "La Malvenue", un roman que j'ai découvert à l'adolescence et qui m'a fait aimer le Fantastique. Mais, il y a également les "Récits cruels", les "Histoires maléfiques" et les "Contes macabres"... évocations révélatrices du Peuple des Ténèbres. Il n'est que de les lire, ces récits, pour sentir tout ce que l'Invisible peut ou doit enclorre de Démons, de Désincarnés, de Revenants, de Ceux qui sont en n'étant pas... en n'étant plus !... Des histoires étranges où les images abondent. Dès lors, comment résister au plaisir de vous livrer quelques exemples de ce style clair, limpide, de cette "patte" qui a fait de Claude Seignolle un Seigneur du genre fantastique :



" C'est que je veux surprendre le Grand Vendu, ce magicien maudit, emméchauté par Satan, qui répand l'effroi autour de son antre de la rue des Gravilliers et la déploie à en recouvrir tout le Marais, courbé à ses actes.

Le voilà !... Le voilà ! Il arrive lentement dans sa marche accablée de vieux noueux, un sac à la main, et s'arrête sous le rugueux gibet qui, pour une fois anormalement vide, se gorgere au lait de lune. Moi, caché, je le vois jeter son sac à ses pieds et se mettre si nu qu'à côté de lui un simple chien commun semblerait endimanché. Il reste là, immobile et raide tel un pendu à peine soulevé de terre par un bourreau paresseux, si bien que je cherche vainement à apercevoir le trait de sa corde de mort. Il ne bouge pas et râle à agacer les corbeaux perchés sur la nuit." (Extrait de la Nouvelle "Nuits").

" Ce matin-là, un charroyeur de Plogonec était venu pour le ferrage à neuf de son cheval. Un petit bonhomme roux et cuit de soleil à croire une carotte habillée. Je ne me rappelle plus son nom, mais bien sa carne que je revois maintenant comme si j'étais revenu dans le temps jusqu'à la cour de chez nous : une grande bête tout os et muscles, ruant à chaque taon qui se posait sur son museau. Devant un tel nerveux, le père ne prit pas sa figure contente et je crois encore l'entendre maudire ce métier où, si on n'a pas seulement l'enfer contre la peau, dans la forge, on le retrouve dehors avec des animaux tellement vicieux que c'en est pire encore." (Extrait de la Nouvelle "Le dernier visiteur").

" Croxanvie tâtait de dix métiers sans parvenir à vivre d'aucun, et pourtant il se montrait orgueilleux comme s'il était maître en chacun d'eux. Il traînait un équivoque laisser-aller de guenilleux, doublé d'un troublant regard de fouine insatisfaite, et la mobilité de ses yeux, sautant d'un coin à l'autre, lui valait la sourde réputation de mâcheur de mauditions.

Ce blason lui convenant, il laissait dire et, même, faisait en sorte qu'on dise encore plus. Aussi, ce chat lui fut-il double aubaine. Maintenant on pouvait dire et médire comme jamais, d'autant que, l'appelant Belzébuth, il frappait à tout bout de champ sur les trois syllabes et en cloutait les oreilles de ses voisins, à les meurtrir du diable." (Extrait de la Nouvelle "Celui qui s'y frotta").

Des récits qui, pour le plus grand plaisir des amateurs du genre, distillent un malaise face au vertige des abîmes qui attirent, face à la mort qui intrigue ! Un suspense que, diaboliquement, Claude Seignolle dose de pages en pages. Un suspense qui n'est pas celui du simple roman policier mais qui se fonde sur l'ignorance de notre condition humaine ! Un Fantastique qui fait partie de notre quotidien et qu'il est presque naturel de côtoyer... Puisse-t-il de cet Au-delà qu'il connaît si bien et qui l'a accueilli, n'en doutons point, à bras ouverts, nous faire un signe de temps à autre par le truchement de quelque complicité "emméchauté par Satan" qui mettrait à mal l'insupportable vanité humaine...

MAIS QUI EST DONC GHISLAINE RENARD ?

Ghislaine Renard est née à Châtelet dans la région de Charleroi le 16 mars 1949. A deux ans et demi ses parents l'emmènent habiter dans une propriété terrienne à Roux, mais c'est mal connaître la maman de Ghislaine qui a la bougeotte. En 1954, la famille, qui comporte deux enfants, part pour le Katanga au Congo. Ils habitent d'abord Lubumbashi (ancienne Elisabethville) puis Lubudi. A Kamina, la maman met au monde son troisième enfant et à Gosselies son quatrième. La famille au complet a vécu l'indépendance du Congo, le rapatriement loin du père, puis le retour en 1962. Ghislaine quitte sa famille en 1964 pour terminer ses humanités gréco-latines à Loverval, puis suit les cours de l'Ecole Normale pour devenir professeur de langues germaniques. En 1968, elle part enseigner l'anglais, l'allemand, le français et l'art africain à Likasi au Collège des Frères Xavériens jusqu'en 1973. En 1972 elle a épousé le 3 juin un coopérant belge de l'Ecole privée à programmes belges : il enseignait le latin et le grec. Elle arrête cinq ans pour mettre au monde ses deux enfants, Fabrice en 1973 et Stéphane en 1976. En juillet 1976 ils rentrent en Belgique, passent les vacances à Hotton puis partent pour Walcourt avant de s'installer à Nivelles en janvier 1977. Le père les quitte en 1981 et le divorce est transcrit en 1984, non sans que Ghislaine ait essayé deux fois de se suicider en 1982. Elle était devenue bibliothécaire à Nivelles puis Sambreville et ensuite fonctionnaire à la RTT, L'Onem, l'Onafts et l'ONSS, sans cependant quitter Nivelles. En 1992 elle rencontre Jean-Claude qui s'installe chez elle en mai 1993 et ils se marient en décembre 1998. 25 ans ont passé, elle est devenue écrivaine et peintre, ainsi que retraitée. Elle est éditrice de la revue Pégase depuis fin 2015 (revue qui avait cessé de paraître en février 2015) et coprésidente de l'Association Nivelloise des Ecrivains avec son amie Rosario Perez. Elle a quelques fidèles amies, Yolanda, Rosario, Fabienne, Marie-Christine et Viviane, aujourd'hui décédée depuis 2016. Ghislaine se plaît à Nivelles, qu'elle ne quittera jamais, s'est-elle promis ! Jean-Claude est retraité également après un parcours professionnel de charpentier coffreur et de clarkiste chez Excel Logistics (ancien dépôt GB-Inno-BM).



Fabrice habite à Palma de Mallorca avec sa femme Pilar et ses deux enfants Alex (12 ans) et Eliot (8 ans). Stéphane habite Bruxelles et est célibataire. Les deux fils ont la musique comme passion, Fabrice joue des percussions et du piano et Stéphane du piano, il compose de la musique pour documentaires tout en travaillant chez Oxfam Solidarité. Fabrice et Pilar sont professeurs d'université en Psychologie. Ils sont Docteurs en cette matière, tandis que Stéphane a deux licences : une en Philosophie à l'ULB et l'autre en sciences politiques, économiques et sociales à la Fopes (UCL).

Pour Ghislaine, les valeurs familiales sont très importantes ! Ce ne sont pas les seules valeurs auxquelles elle souscrit : humanisme, solidarité, etc...

Livres de Ghislaine RENARD parus aux Associations bernardiennes



Revue littéraire nivelloise : PÉGASE

La revue nivelloise mensuelle Pégase contient des poèmes et des textes ou billets d'humeur. Elle se vend par abonnement à un prix tout à fait démocratique : 15 euros pour les lecteurs (onze numéros par an – ne paraît pas en février). Les auteurs sont belges et contemporains. Je vous engage à faire connaissance avec cette revue. Pour tous renseignements, adressez-vous à **Ghislaine Renard**, 067/21.79.12 ou 0478/51.85.61, ou encore ghislaine.renard@hotmail.com

Vous pouvez également vous adresser à Rosario Perez 067/85.65.41 ou 0471/58.21.17

Ghislaine et Rosario sont les coprésidentes de l'Association Nivelloise des Ecrivains (ANDE) et Ghislaine est l'éditrice responsable du périodique. Le trésorier est Gérard Duboisdenghien et le responsable de la logistique Michel Schneider. Un exemplaire est disponible en lecture à la bibliothèque de Nivelles gratuitement. Si vous souhaitez vous abonner, voici le compte de l'ANDE : BE89 6528 455 9085.

Les auteurs publiés paient une cotisation annuelle plus élevée : 22 euros.

TROIS ROMANS NOIRS : UNE PLONGÉE DANS LES OMBRES DE L'ÂME HUMAINE avec Ron DORLAN

Le pantin de l'Impasse * Ron DORLAN * éd. L'Harmattan * ISBN 978-2-29655279-1

Bruxelles. Un Bruxelles loin des touristes, loin des Beulemans, loin du Manneken Pis, mais Bruxelles quand même. La ville profonde, la ville noire, un peu glauque, ma ville. Je l'ai reconnue. C'est du Zola brusseleer, du Victor Hugo aux couleurs de la bière.

Trois amis, Georges, Gustave et Pol se retrouvent régulièrement dans leur estaminet de la rue Bodenbroek. Ils boivent, ils pissent, ils ne refont pas le monde, ils vivent. Sans ambition, d'autre que la bière suivante, la rencontre suivante. Ils ont leur rituel, leurs habitudes, mais rien qui ne puisse les faire avancer dans une vie sans but ni véritable plaisir. Ils vivent.

Un jour, ils accueillent Jean-Jean, alors qu'ils s'étaient juré de rester trois. Jean-Jean entre sans difficulté dans cette existence sans véritable raison d'être. Il leur apporte une variante.

Sa mère est une laissée pour compte de la Marolle. Incapable d'assumer son rôle, et c'est ce grand fils qui la nourrit, elle et sa petite sœur, Cathy. Et lorsque Jean-Jean se fait renverser par une voiture et meurt, la petite Cathy n'a plus d'autres perspectives que suivre sa mère dans le néant, la prostitution et la descente aux enfers.

Ce qui transcende dans cette histoire glauque, à l'odeur de bière et de fatalité, c'est que l'homme reste homme. Que l'on soit Napoléon Bonaparte, Georges ou Gus, nous sommes finalement très semblables. Et lorsqu'une lueur se fait voir, qu'un sentiment naît, une émotion, nous tournons tous la tête. Le lecteur aussi, prêt à sortir de là. Car cet univers peut changer, bouger, lorsqu'une petite fille de dix ans, Cathy, vient se blottir contre Georges.

« Alors, je peux rester avec toi ? C'est tof ! ». Tout s'éclaircit, une trouée dans le ciel noir, une tendresse qui s'installe, la vie à deux, un homme bien engagé dans la vie et une petite fille... Un adulte et une petite fille ? Pas facile à accepter comme situation, ni pour Georges, ni pour tous ces regards qu'il croit sentir dans son dos. C'est beau, oui, mais peut-être est-ce un rêve impossible ? Impossible dans notre société, mais peut-être tout simplement, impossible pour Georges. Comme si notre destin était gravé dans la roche, comme si notre capacité d'évoluer ne nous appartenait pas.

C'est évidemment un livre troublant dont on ne sort pas indemne. Je ne crois pas pouvoir avoir l'audace de l'auteur. C'est en plus très bien mené et ses personnages, les lieux, Bruxelles qui est un véritable personnage!

Si vous aimez les belles histoires, évitez le Pantin de l'Impasse. Si vous désirez en connaître un peu plus sur les ombres de l'âme humaine, si vous aimez les auteurs qui osent livrer une part d'eux-mêmes, alors ce livre est pour vous !

Marcel GHIGNY



Le tango de Tigré * éd bernardiennes * ISBN 978-2-930738-15-4

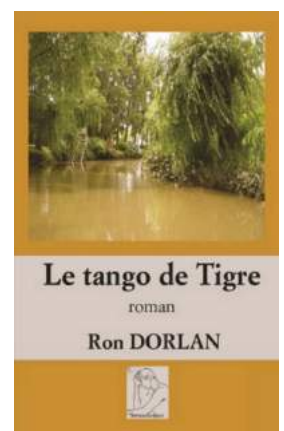
Argentine 1982. Lucas Ruiz Torres est surnommé le Juge au Chapeau Noir, redouté par les opposants au régime des généraux. Il veut combattre le communisme au nom des principes de la civilisation occidentale et catholique de sa famille.

Jusqu'au jour où il rencontre Andrés, un danseur de tango trop beau mais volage.

En automne 1982, la Junte militaire atteint le paroxysme d'une guerre sale qui laisse l'Europe dans une sorte d'indifférence coupable.

Jusqu'au jour où un amiral exalté décide de reconquérir des îles atlantiques revendiquées par le Royaume-Uni.

Emporté dans un tourbillon d'accusations de trahison et de conflits familiaux, ballotté entre passion et jalousie à l'égard du jeune Andrés dont l'affection trop intéressée lui casse le moral, le juge Lucas perd l'ensemble de ses repères ; il lui semble que le monde s'écroule doucement, que plus rien de son univers ne résiste à une implosion lente et silencieuse. Il s'enlise petit à petit dans la folie d'un dernier tango dans le delta de Tigré, près de Buenos Aires.



Pris dans un attentat à la bombe dans le métro bruxellois, un professeur d'histoire médiévale est miraculeusement sauvé par un géant, placé devant lui.

L'homme est mort et le professeur trouve sur lui un pistolet et plusieurs chargeurs. Complètement abasourdi et traumatisé par l'explosion, il prend la fuite dans le tunnel du métro se faire connaître parmi les nombreuses victimes.

Dans son délire, il confond l'objet de ses études – la première croisade – et sa situation précaire, dans laquelle il s'installe néanmoins. S'ensuit une alternance entre sa vie recluse dans le tunnel, comme s'il assumait la responsabilité de la situation au dehors, et un épisode dramatique de la croisade, la prise de la cité de Ma'arra en Syrie en 1098.

Il finira par prendre contact avec la famille de son sauveur, et là encore, il confond l'actuel et le féodal, pour finir par assumer la tâche que s'était imposée le géant.



LA DIVERSITÉ CHEZ BERNARDIENNES

Un texte de Ghislaine DESCHUYTENEER

La difficulté

Il restait là, buté, le front plissé par une grosse ride du lion ; mais il ressemblait davantage à un âne. Orphelin, vieux célibataire de quarante ans, il avait été convoqué chez le notaire. L'aubaine : lui, si seul et si pauvre venait d'hériter d'un parrain lointain dont il n'avait plus eu de nouvelles depuis bientôt trente ans. L'acte prenait vie, lu par Maître Gaspard sur un ton solennel. Il ne rêvait pas. Vaste propriété à Biarritz, Rolls Royce avec chauffeur, équipe de plusieurs domestiques à son service pour lui concocter des plats gastronomiques, laver son linge et veiller à la propreté irréprochable de son lieu de vie. Tableaux de maîtres, cabinets anciens marquetés, bibelots précieux et autres raretés seraient les siens.



Ça le changerait de son studio parisien de soixante mètres carrés, qu'un reste de vaisselle ou un rien d'habits démodés encombraient démesurément et plombait le moral.

Pourtant, ce n'était pas possible. La ride fauve s'accroissait. Il lui fallait simplement signer après avoir écrit « lu et approuvé ». Il ne le voulait pas. Il ne le pouvait pas. Toute cette argenterie était bien trop astiquée pour lui.

D'ailleurs, qu'aurait-il comme distractions là-bas à Biarritz ? Il y serait désœuvré ; il y perdrait ses collègues à l'usine. Avec eux, encore tout en sueur, il pouvait aller boire une bière en déconnant après le labeur. Dans cette existence chic dont il héritait, il lui faudrait changer ses codes vestimentaires et se trouver des marquis ou des comtesses pour pouvoir fréquenter les plus beaux restaurants. Lui qui n'avait pas de culture, qu'aurait-il à leur raconter ? Leurs simagrées le séduiraient-elles ?

Enfin, cela dit, il adorait le sport et le jeu. Il pourrait faire du surf à Biarritz. Les vagues y ont une envergure et une puissance qui le fascineraient. Il prendrait des cours avec les plus pro des moniteurs. Et puis, un magnifique casino surplombait la plage, il disposerait d'assez de « monnaie » pour s'y divertir longuement. Maintenant, la tentation lui étreignait le cœur. Le plaisir de ces projets s'allumait dans sa tête, aussitôt éteint par la honte. Signer, il en était capable pourtant.

Non, impossible d'accepter. Car il lui faudrait avouer qu'il ne savait ni lire ni écrire. Analphabète, ça rime avec bête. « Je, soussigné, Gérard Mory, déclare approuver le texte ci-dessus après en avoir lu toutes les clauses » Une petite phrase beaucoup plus compliquée à dessiner qu'une signature... et qui l'aurait emmené dans une vie bien trop sophistiquée pour lui.

Ghislaine Deschuyteneer a publié aux associations bernardiennes:

Cocktail doux-amer
ISBN : 978-2-930738-11-6



CONNAISSEZ-VOUS GAËTAN FAUCER ?

Né en 1975 à Bruxelles. Gaëtan Faucer est dramaturge, aphoriste, poète et nouvelliste. C'est surtout le théâtre qui l'inspire sous toutes ses formes. Plusieurs de ses pièces ont été jouées dans divers lieux théâtraux. Grand amateur de cinéma, il a également écrit des scénarios pour des courts-métrages, ainsi que plusieurs sketches pour des séries humoristiques diffusées sur le web. Il collabore régulièrement à diverses revues littéraires, comme "Pégase", "Les Elytres du hanneton", "Repères", "L'Arche d'Ouvèze", "Imagine", "L'Aconique", "Remues-Méninges", "Alter Texto", "Catarrhe", "Microbe", "Même pas peur", "Lichen", "Infusionrevue"... Gaëtan travaille également sur les planches, avec sa pièce *Sœur sous X*, jouée en 2016.



La triangulation ISBN 978-2-937738-59-8

Stratégie du jeu scénique, comprenez cynique, quand le triangle émotionnel tourne en vase clos.. tous les coups semblent permis.

Cinq récits, à l'instar des doigts de la main : uniques, mais indissociables. On nage en plein paradoxe.

Si tous les protagonistes de ces histoires se rencontraient en même temps, dans la même pièce, ce serait un fameux imbroglio ou peut-être un théâtre improbable où les personnages auraient quelque chose à partager...ou pas.



LE CLIN D'ŒIL D'UN KET DE BRUSSELLES

POEPA ET MOEMA

Poepea était de Neerijse, à 25km à l'est de Bruxelles. Il s'appelait Émile van de Witten Bikker. Le Miel ! Comme il était maigre comme un héron sur ses mollets, il pouvait pas faire fermier. Alors il est devenu gendarme à cheval, et car c'était un Flamand, on l'a envoyé à Neufchâteau. Ceux de Bastogne allaient à Eeklo, nature ! Ils n'ont jamais cassé trois pattes à un canard, chez les gendarmes. Mais alleï, en Ardenne le Miel a quand même appris un peu de français, car monter sur un cheval ça il savait déjà faire à Neerijse.

Moema, elle était née à Essene. À 25km de Bruxelles, mais à l'ouest. Elle s'appelait Virginie van de Melkera. La Virge ! C'était une toffe meï que tout le monde courait derrière. Mais elle n'aimait pas les kuulkappers, et qu'est-ce que tu veux trouver d'autre dans le Pajottenland que des bouseux ?

Un jour, elle alla avec sa mère et sa sœur à Neerijse pour aller dire bonjour au fiancé de la sœur. Celui-là aussi il était gendarme à cheval, mais il avait eu de la chance et il était resté chez les Flamands. Quand elles sont arrivées avec le tram à vapeur, il y avait deux gendarmes à pied qui les attendaient sur le quai. Le fiancé et un autre. La Virge elle eut direct un bountje pour ce peï avec un tof uniforme. Pas le fiancé, tu sais, mais l'autre, et celui-là, c'était le Miel, fieu ! Tu sais croire ça ? Comment ces deux-là sont tombés bleus, c'est toute une histoire, je le raconterai une fois ailleurs, car c'est pas de la petite bière, autrement dit de la flottesbée ou de la sueur de gendarme hongrois, si tu aimes mieux. Disons juste qu'ils ont volé l'un vers l'autre et qu'ils ont atterri à Bruxelles. Ils ont si bien volé que klett ! j'étais là, dis ! Je vivais dans une rue à Woluwé. Ou plutôt une strotje, cent mètres de long, et dans les années 1950, on y voyait pas beaucoup de circulation. Dans cette petite rue habitaient quand même 18 enfants d'environ le même âge que moi et on pouvait jouer sur la rue sans danger, aucune auto ne passait par là. On jouait à la balle pelote sans se retourner. Le jour d'aujourd'hui tu ne sais même plus garer un vélomoteur dans cette rue, fieu. Deux rangées d'autos contre les bordures des trottoirs et entre les deux un camion qu'on est occupé à décharger. Même pas une figue aplatie que tu sais mettre entre.

Avec le Louis, le Gustave, le Michel, et avec Éliane, Roza, Nadine et toute la clique, je suis un de la rue du menuisier, les gars, et ça n'est pas rien.

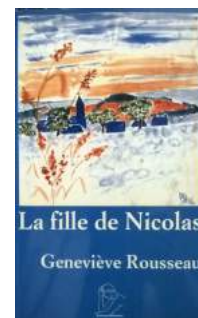
Aujourd'hui, il y en a un qui est chauve, l'autre boîte un peu, un qui est sourd ou je ne sais pas quoi, mais on reste quand même des Brusseleirs. Et c'est quoi, un Brusseleir, tu vas me dire ? Un vrai zinneke croisé entre un fox et un pilairezaaiker, et qui va arroser tous les réverbères, et qui en est fier ! Non, peut-être ?



Retrouvez les chroniques du Ket de Bruxelles chaque mois dans le magazine "Bruxelles Culture", abonnement gratuit à demander à l'adresse pressculture4@gmail.com

MES CHÈRES OREILLES

Tendez donc un peu vos pavillons par ici que je vous chuchote ces quelques mots doux... D'aussi loin que je m'en souviens, je n'ai jamais parlé de vous sans vous accoler systématiquement un adjectif disgracieux : décollées. Vous êtes décollées, mes chéries, ce n'est pas un scoop, vous le savez. 90° par rapport à la courbe du crâne, ce n'était pas l'angle espéré par votre humble propriétaire. A l'instar de mon frère, j'ai donc hérité de cette marque de fabrique qui fait partie des caractéristiques familiales, du côté paternel du moins. Les Rousseau sont gauchers, ils ont le V Rousseau (qui désigne l'implantation des cheveux en pointe sur le haut du front), la patate Rousseau (le nez, dont on imagine bien la forme sans que je doive le décrire), et les oreilles en feuille de chou.



Vous fûtes, il faut bien le dire, le drame de mon enfance. Sur la photo de mon premier anniversaire, vous prenez à vous deux plus de place que le gâteau, bougie comprise. Puis mes cheveux poussèrent, vous camouflant quelque peu. Mais cette trêve fut de courte durée : aussitôt franchies les portes de l'école primaire, je dus porter les cheveux attachés. Je suppliais régulièrement l'autorité maternelle d'exécuter des coiffures qui vous auraient dissimulées, si pas entièrement (restons réaliste), au moins partiellement. Mais je recevais en retour cette réponse aussi intraitable qu'immuable :

— Pense à ton frère qui n'a jamais pu porter les cheveux longs et arrête de te plaindre.

Là-dessus, une raie au milieu du crâne et deux tours d'élastique de chaque côté, je partais pour l'école, cartable au dos, couettes au vent, et vous, mes oreilles, visibles à plusieurs centaines de mètres à la ronde. (J'espère au moins que c'était réciproque et que vous avez bien profité de la vue...).

J'essayai de temps à autre de trouver un peu de réconfort en m'ouvrant de ce problème à certains membres de ma famille, que je pensais plus enclins à l'empathie que ma mère. Mais ce fut peine perdue. J'appris cependant d'une grande tante paternelle (une Rousseau donc), que cette histoire d'oreilles avait marqué son enfance également pour des raisons... inverses aux miennes. Elle avait échappé à cette vilaine marque de fabrique familiale et jouissait d'oreilles collées et de taille discrète. Mais ses parents, qui ne croyaient pas au miracle, pensaient que pour les garder dans cette position, il fallait leur éviter toute contrariété de mouvement. C'est pourquoi ils vérifiaient tous les soirs, quand leur fille était sur le point de s'endormir, si ses oreilles étaient bien positionnées à plat sur l'oreiller. Et dès qu'ils étaient sortis de la chambre, ma grande tante, par esprit de contradiction, se frottait la tête jusqu'à ce que ses oreilles soient complètement chiffonnées. Cette histoire laissa perplexe mon esprit d'enfant... Petit à petit, je m'habituai malgré tout à votre encombrant profil et je cessai de sursauter à chaque passage devant un miroir. A l'aube de l'adolescence, je décidai même de porter les cheveux courts, mais je dois admettre qu'il y avait là une part de provocation liée à l'âge. Dans le genre: "Oui, j'ai les oreilles décollées, et alors?!"

A la même époque, je devins pour beaucoup de filles et de garçons de mon âge la confidente idéale. Mes contemporains me racontaient souvent des choses assez personnelles. On me disait que j'écoutais bien. Arrivée à l'âge adulte, ce trait de mon caractère continuant d'être régulièrement loué par mes amis et connaissances, je fus bien forcée de me poser la question suivante : votre encombrant physique y serait-il pour quelque chose ? Inspireriez-vous confiance aux êtres désireux de partager avec moi un peu de leur histoire, de leurs soucis ou de leurs bonheurs ?

Cette pensée vous concernant me décomplexa brutalement. Et dans un grand élan de gratitude à votre égard, je décidai, à 36 ans bien tassés, de vous faire percer. Je fus prise alors d'une passion dévorante pour les boucles d'oreilles. Discrètes d'abord, puis de plus en plus voyantes, pendantes, volumineuses... J'eus quand même un sursaut d'angoisse lorsque j'accrochai à vos lobes ma première paire de créoles. J'avais peur de ressembler à la vache hilare sur sa boîte de fromage. Je pris l'avis d'une de mes amies. Qui me dit qu'elle n'avait jamais remarqué mes oreilles décollées. Ah bon, c'était donc possible de ne pas vous remarquer?! Rassurée, je continuai de plus belle ma collection de boucles d'oreille. Ainsi, à défaut de vous admirer, on les admire au moins, elles !

Et en guise d'épilogue, je vous dirai ceci: la chose dont je suis sans doute la plus fière dans toute cette histoire, c'est d'avoir parmi mes quatre enfants une fille ayant hérité des principales caractéristiques Rousseau (le V, la patate et la main gauche dominante) à l'exception des oreilles qu'elle a parfaites et merveilleusement collées. Et dont mes autres enfants se moquent copieusement, surnommant leur soeur "éléphant d'Asie" à cause de la petite taille de ses organes auditifs... (Soupir)

UN AUTEUR NOUS A QUITTÉS, MAIS NOUS NE L'OUBLIONS PAS : BERNARD GODEFROID

La Cigogne, magazine littéraire et libertaire, c'était lui. L'émission pamphlétaire sur Radio Air-Libre, c'était lui. Le théâtre Ateliers Populaires de la rue Haute à Bruxelles, encore lui ! Des prises de position sans concession, toujours lui. Touche à tout, Bernard Godefroid nous a séduit par son ouverture au monde, par son écoute bienveillante et, surtout, par son regard sur la société. Soixante-huitard au coeur pur, contestataire du système écono-mique suranné, pourfendeur de l'invasion publicitaire, ses récits vous marquaient d'une empreinte terrible. De petits bijoux comme "Mon quartier s'éveille" ou le récit de "La nuit du taxi" montrent à quel point son oeil pouvait être précis, son angle d'approche aigu. Une vie consacrée à l'esprit de Mai 68, sans ambages, sans déviance, sans renoncement. Et comme le chantait Jean Ferrat :

« la petite voix qui dit Non
dès qu'elle vient d'un parachutiste ».

Adieu, Bernard, merci d'avoir tisonné en moi les cendres presque éteintes de ces moments d'espoir d'un monde qui, somme toute, n'a existé que dans notre jeunesse qui, elle, demeure éternelle.

Salut, l'artiste !

Tu es toujours là, auprès de nous, même si la Cigogne a pris son envol...

Georges ROLAND

SA BIBLIO (non exhaustive)

Contes pour enfants désobéissants et adultes insoumis

Journal d'un vieux rat

Le miroir aux alouettes

Le mariage d'Hercule Poirot

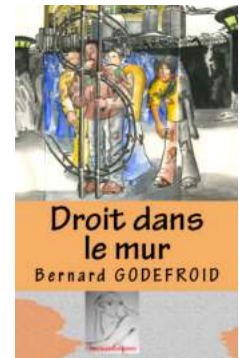
Droit dans le mur (aux Associations bernardiennes)

Tu es brûlé inspecteur

Couronne transit spécial

Un parfum d'aventure (aux Associations bernardiennes)

La nuit du taxi



ISBN 978-2-930738-07-2



ISBN 978-2-930738-4-7

QUAND LE SAGE MONTRE LA LUNE, L'ABRUTI REGARDE LE DOIGT (Proverbe chinois)

LES TÉS DE PASCAL WEBER

23

Toutes les classes saturent
À l'institut de la souffrance.

24

En haut, en bas, elle balançait,
L'âme bise, entre sol et soleil,
L'étroit sentier bleuissait
En suivant les degrés du ciel.

25

Ce bébé crève,
Sevré de rêve.

26

À travers la vitre de la fenêtre, la petite fille court
Seule, vive et souriante, semant sa bonne humeur parmi
Les lueurs d'un vaste désert de vent et de verdure, c'est
Une vision frivole à la fois très belle et très triste.

27

Maths : Science abstraite des nombres, des
Figures, des structures & des formations.

28

La réflexion De la lumière
Est l'écaïlle De la rivière.

29

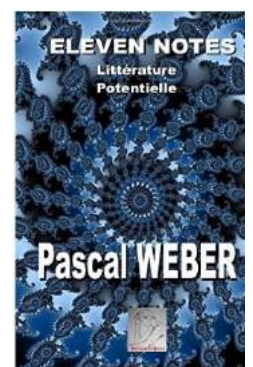
La foi déplace les
Montagnes russes.

30

La carapace,
Sanctuaire
De la tortue.

31

Le feu se voile la face
Sous un crâne de fumée.



Et si Jérôme Fridolin en arrivait à douter, seulement l'espace d'une seconde, tout le village s'alignerait. C'est lui qui, lors du dernier bal de Fête Nationale, avait prononcé un discours des plus cartésiens, avec une argumentation très claire : le pouvoir doit être confié à ceux qui détiennent la connaissance, la santé, et le bon sens. La connaissance, parce qu'il est indispensable de savoir pour gouverner. Et qui mieux que lui, scientifique aguerri, pouvait se targuer de savoir ? La santé ? En qualité de médecin, il était le mieux placé. Quant au bon sens, mes chers concitoyens, avez-vous vu, fût-ce une seule fois, le docteur Fridolin parler à tort et à travers ? Impossible, même lorsqu'il a bu un petit verre de trop, comme en ce jour de Fête Nationale. La preuve, c'est qu'il vous tient encore ce beau discours, qui vous a tant captivés. Et toutes ces belles allocutions au café ! Allons, mes amis, buvons à la connaissance, à la santé et au bon sens : à la République !



Dans ses grandes envolées lyrico-politiques, il avait aussi évoqué un rêve :

— Les grands de ce monde, mes amis, ne sont plus connectés à ceux qu'ils gouvernent. Ils sont prisonniers d'une vision. Ils ont des œillères qui leur obstruent la vue panoramique. Alors ils se croient grands, puissants, au-dessus du monde, ils ont perdu à la fois la connaissance et le bon sens. Ce qu'il leur faudrait, c'est qu'à chaque printemps, on les emmène dans un tout petit avion, dans les Hautes-Alpes, entre les montagnes géantes. Une autre année, on les emmènerait en barque de pêche en plein océan, dans une tempête. Ça leur rendrait l'humilité. C'est pour ça qu'on a construit d'immenses cathédrales : le péquenot s'y sent encore plus nain qu'il n'est réellement. Toi, Auguste, assis sur ton brabançon, quand tu traverses le village, tu regardes les passants de haut, tu te crois le maître. Mais je te jure que si tu te retrouves le lendemain dans un kayak au milieu de l'atlantique en furie, tu auras une autre allure. C'est aussi valable pour toi, Édouard . Mais tu n'as pas de brabançon...

Jérôme Fridolin était maire du village depuis douze ans, et tout le monde s'en trouvait bien. Il ne se passait pas grand-chose, et la vie économique et sociale n'y avait que peu d'écho. Seul l'antagonisme entre l'autorité communale et le clergé restait latent. Pas de grands coups de gueule, aucune animosité démonstrative, on limitait les contacts au strict nécessaire, c'est-à-dire rien. Pas même Bonjour, Bonsoir. Le Curé d'un côté de la Grand-Rue, avec ses oripeaux de dimanche de Pâques, de l'autre la mairie et ses harnachements de Fête Nationale. Et les villageois traversant la rue de déclaration de naissance en baptême.

Ce matin-là, Fridolin sort de chez lui en oubliant de fermer la porte à clé. Ce n'est pas la première fois, et ça ne lui pose pas vraiment de problèmes. Que lui aurait-on volé ? Le squelette jauni de son cabinet ? Son vieux stéthoscope ?

Il descend les huit marches du perron, comme d'habitude. Mais il manque la troisième et se paie un vol plané mémorable, au bout duquel il se retrouve sur le dos, quatre fers en l'air, au bas du perron. Il lâche un « Sacré Bordel de Merde » ! en se relevant péniblement. Il s'est reçu sur la colonne vertébrale, ça lui fait un mal atroce. Il se penche vers l'avant, le plus bas possible, pour vérifier s'il n'a rien de cassé. Très bien. Alors il se retourne vers cette maudite troisième marche, qui semble le regarder toute penaude : « C'est pas moi, m'sieur, j'ai rien fait ». Comment ça s'est-il passé ? On aurait dit que la fichue marche a bougé lorsqu'il a posé le pied dessus. Ce n'est pas son pied qui a glissé, c'est la marche.

— Je dors encore. Je rêve.

Il fait un signe cabalistique au curé qui passait de l'autre côté de la rue : poing fermé, le majeur pointé vers le ciel. Le curé ne considère pas ce geste comme une mondanité.

Il se lance très vite dans un Ave Maria plein de ferveur. Pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il fait. Lui aussi a ses références littéraires.

Fridolin se met en route vers la mairie. Son dos le fait souffrir. Arrivé devant la porte, il ausculte l'unique marche avant d'y poser le pied, la teste d'une semelle prudente, puis pénètre dans le hall. Devant lui, tout un escalier l'attend.

— Monter est moins dangereux que descendre. Je ne vais tout de même pas me faire une paranoïa des escaliers. Il se met à gravir les marches, sans problème, en songeant aussi que tout à l'heure, il faudra bien les descendre.

(à suivre)